

Pierre Béhel

Le violon

Roman

Le violon

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web, où vous pourrez également dialoguer entre fans et vous tenir informé de l'actualité de l'auteur.

<http://www.pierrebehel.com>

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

L'auteur concède à chaque lecteur une licence d'utilisation Creative Commons «by-nc-nd» (Paternité – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification) sur le présent ouvrage. Chaque lecteur peut donc copier et distribuer le présent ouvrage autant qu'il le souhaite sous réserve d'en conserver l'intégrité, notamment les revendications de propriété intellectuelle, et de ne pas en tirer profit. Les travaux dérivés sont interdits. Par exception, les traductions sont autorisées sous réserve qu'elles bénéficient de la même licence que l'original, que la propriété intellectuelle de Pierre Béhel soit préservée, que le ou les auteur(s) de la traduction mentionne(nt) son/leurs nom(s) sur l'ouvrage en plus de celui de Pierre Béhel et qu'une version électronique de la traduction parvienne à Pierre Béhel au format OpenDocument (ISO 26300).

Toutes les utilisations ou commercialisations du présent ouvrage ne respectant pas la licence ci-dessus constituent des contrefaçons, sauf autorisation spécifique de l'auteur.

L e v i o l o n

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Le violon

Avant-Propos

Alors que j'étais en train d'écrire la nouvelle *La Cave* (dans le recueil *Carcer et autres libérations*), je me suis retrouvé invité à une soirée professionnelle organisée par une grande banque, sa rencontre annuelle avec la presse. En prémices à un repas, tous les convives assistèrent à un concert de violonistes solistes ou en duos, notamment une jeune coréenne au talent certain, Ji-Yoon Park, titulaire de divers prix de premier plan. Précisons que, au contraire de ce qui est vécu par le héros du présent roman, le dit dîner fut très intéressant sur le plan professionnel et des plus cordiaux.

C'est ainsi que j'ai eu l'idée du présent roman, conçu initialement comme une version longue de *La Cave*. L'élément musical devait alors être un simple prétexte initial. Mais cette perspective ne m'enchantait guère : je n'aime pas rallonger la sauce et *La Cave* me semblait être une nouvelle complète et achevée.

J'ai l'habitude de laisser murir mes idées en les notant simplement dans un recueil, sous forme de synopsis. L'affaire Natascha Kampusch, la jeune autrichienne retenue dix ans dans un garage, a aussi été une de mes sources d'inspiration.

C'est ainsi que, progressivement, l'architecture du présent roman est née, par retouches successives du synopsis initial, durant plus de deux ans, avant même que je me lance dans la rédaction.

Enfin, un élément m'est venu tardivement, presque au moment d'écrire : réaliser le livre à la première

Le violon

personne et du point de vue de l'homme. Je n'avais plus fait de roman à la première personne depuis *Le Laid*, même si, évidemment, je suis souvent les histoires (notamment les nouvelles) du point de vue d'un personnage ou de plusieurs personnes successives.

Un tel choix de forme est complexe à gérer car, quelque part, l'auteur doit alors se glisser totalement dans la peau de son personnage. L'auteur devient ainsi, en quelque sorte, acteur.

J'ai validé ce choix en relisant la première page d'un roman que j'ai beaucoup aimé, ce au fil du picorage aléatoire que je pratique de temps en temps dans ma bibliothèque, lisant une page ici, une autre page là, en parcourant les ouvrages au fil de l'enchaînement de mes souvenirs ou de mon rangement. Le roman en question, seul que j'ai apprécié de cet auteur, est le formidable *Lolita* de Vladimir Nabokov. La première page est un chef d'oeuvre d'érotisme sans aucune évocation scabreuse. Et l'ensemble du roman est un journal du héros, écrit évidemment à la première personne.

Sans vouloir me hisser à la hauteur d'un tel génie, ce qui serait pour le moins présomptueux, je me suis dit que me glisser dans la peau d'un fou criminel ne devait pas poser de problème de principe : Vladimir Nabokov n'avait pas refusé de se glisser dans celle d'un pédophile assassin. Il est vrai que *Lolita* fit scandale...

Ecrire à la première personne permet aussi au lecteur de mieux s'approprier les sentiments du héros. Et de se glisser, après l'auteur, dans la peau de celui-ci. J'espère qu'elle vous conviendra pour les instants que vous consacrerez à lire cette histoire.

Le violon

Ajoutons une dernière remarque de forme.

Mon roman sérieux précédent, *La Fille d'un Soir*, avait usé d'une forme assez particulière que je décidais assez naturellement de réutiliser ici. L'avenir nous dira si je persisterai dans cette voie. En l'occurrence, vous constaterez encore une fois que les informations distillées au fil des pages sont celles strictement nécessaires à l'histoire.

Le lieu est imprécis, les personnages peu décrits et beaucoup d'éléments sont juste suggérés. Le roman peut se passer à peu près dans n'importe quel pays occidental à une époque raisonnablement moderne. Les personnages ne sont pas même nommés.

Je laisse ainsi tout à fait volontairement à mes lecteurs une partie du travail de création.

Pierre Béhel

Le violon

Le violon

Le Violon

Le violon

Chapitre 1

Sincèrement, je ne pensais pas être un jour initié à la Beauté. Je ne le désirais pas, je ne l'envisageais pas, je ne savais pas même la chose possible. J'ignorais jusqu'à l'existence de la Beauté.

Je ne parle pas d'une jolie femme, d'un beau paysage, d'une toile de maître ou d'une musique que l'on apprécie. Non, je parle de ce sentiment de beauté que l'on ressent brutalement, comme un coup de massue sur la tête, qui assomme, qui saisit, qui transperce.

La beauté absolue, la plénitude de la beauté. L'évidence de la beauté. Comme lorsque certains ont ressenti, sans pouvoir rien en décrire, l'évidence de Dieu alors même qu'ils étaient sceptiques, incroyants voire athées militants. Voilà, c'est là, ça vous tombe dessus, c'est une évidence mais vous ne l'aviez jamais vue. C'est une révélation, une grâce qui vous est faite.

Cela a commencé, pour moi, par quelques notes de musique. Rien d'extraordinaire, pourtant. Je ne sais même plus de quel compositeur ou de quelle oeuvre. Ces détails ne sont qu'accessoires.

Entre ses doigts, ce fut beau, simplement.

Je ne pris conscience de la beauté que par petites touches. Mais elle avait envahi mon corps et mon esprit en totalité dès le premier instant. Mon corps était saisi par l'évidence de la beauté. Mon esprit résista. Il ne voulait pas succomber. C'était trop inhabituel. C'était trop unique. C'était trop différent. C'était trop envahissant.

Le violon

Etre subjugué fait peur. Et la peur est le moteur du rejet. Mon esprit rejetait de toute sa force l'évidence de la beauté. Mais il dut bien, finalement, s'admettre vaincu.

La beauté avait toujours été là, dès le début de la soirée. Non, elle avait toujours été là. Toujours. Depuis l'origine des temps. Elle apparaissait pour moi à ce plissement de l'espace-temps, cette soirée en ce lieu banal et avec des convives ennuyeux, mais cette révélation ne valait que pour moi. Elle était éternelle.

Son véhicule était un corps féminin magnifique. Plutôt, ce corps était magnifié par la Beauté révélée à cet instant. Depuis cet instant de la Révélation, j'ai eu tout le loisir de regarder ce corps. Il est certes joli mais rien de plus : être joli ne signifie pas atteindre la Beauté.

Non, la Révélation était issue d'une harmonie complexe. Quelques notes de musique, c'est à dire quelques ondulations de l'air obéissant à des lois mathématiques simples, avaient joué un rôle important, sans doute. La grâce faite femme aussi. Chaque élément pouvait de la scène pouvait revendiquer sa part. Mais le mystère n'était pas là, éparpillé dans de multiples composants isolés.

La Révélation était dans la sublimation de ces entités en une harmonie supérieure. Une harmonie ultime qui m'avait été révélée.

Chapitre 2

Je peux bien l'avouer maintenant : je m'apprêtais à m'ennuyer au cours d'un diner soporifique en compagnie d'imbéciles, de confrères concurrents et de vendeurs. Mais je vivais seul et, parfois, cette solitude me pesait. Alors, oui, sortir le soir pour participer à des mondanités professionnelles peut distraire, malgré tout.

Oh, bien sûr, être vétérinaire a au moins l'avantage d'apporter la compagnie des bêtes. Celles-ci sont, à bien des égards, de plus agréables compagnies que beaucoup d'êtres humains. C'est une banalité que cela, n'est-ce pas ? Cela n'empêche pas cette banalité d'être vraie. Malgré tout, des bêtes restent des bêtes.

Même si je m'émerveille des prouesses de tel chien ou du génie pervers de tel chat, je sais bien qu'un enfant de deux ans ferait mieux que le plus évolué des canins ou des félins. Je suis humain.

Certains éthologistes prétendent que les animaux domestiques se considèrent comme membres de la famille humaine qui les accueille et les nourrit. C'est probable, en effet. Parfois un chien ou un chat veut même devenir le mâle dominant et il convient que le maître rappelle sa propre position au risque de la perdre définitivement. Malgré tout, nul chien, nul chat, nul poisson rouge ne sera jamais un humain.

Le pire, dans ma situation, c'est finalement que, comme être humain, je ne me contente pas de la compagnie de mes congénères. Je cherche aussi à rencontrer ce qui peut les dépasser, à connaître le plus

Le violon

qu'humain. Est-ce la même raison qui pousse un chien à rechercher la compagnie des hommes ? Qui le sait ?

Ce soir là, donc, un laboratoire que je n'ai pas besoin de citer nous invitait, moi et une centaine de confrères, à un dîner dans un grand restaurant de la ville. Ils avaient « privatisé » la grande salle comme on dit aujourd'hui et comme c'était noté sur l'invitation. Cette salle n'avait évidemment pas été nationalisée auparavant mais c'est ainsi que les vendeurs signalent que la totalité du lieu est réservée à la seule jouissance des convives qu'ils ont choisi.

La salle comprenait environ une quinzaine de tables de moins de dix convives. A chacune prenaient places des vétérinaires et au moins un vendeur. Une table un peu plus grande était réservée aux directeurs de cliniques qui dinaient avec le responsable régional du laboratoire.

Par le plus pur des hasards, je me retrouvais à une table presque à côté de celle de ces hommes importants, tout à côté de l'espace laissé libre pour constituer une sorte de scène.

La soirée commença normalement par la présentation des nouveaux produits de l'entreprise tandis que l'on nous servait une première coupe de Champagne. Celui-ci ne cesserait pas de couler tout au long de la soirée. On nous avait remis une pochette (en cuir) comprenant les plaquettes publicitaires décrivant d'ailleurs chaque produit, avec quelques échantillons. Il était de bon ton de feuilleter ces documents durant la présentation en montrant bien que cela nous passionnait.

Le violon

Au contraire des bêtes, les humains savent être hypocrites. Mais le Champagne était bon. Les petits fours froids et chauds aussi, d'ailleurs.

Mais revenons au fil de la soirée.

Pour faire venir tous ces praticiens fort occupés à une présentation commerciale, un bon diner n'était pas suffisant. Bien sûr, il y avait eu le harcèlement téléphonique mené par des jeunes filles aux voix charmantes à qui l'on n'osait pas dire non. Mes consoeurs ont-elles droit à des appels d'éphèbes ? Ce laboratoire s'informe-t-il sur nos orientations sexuelles et nos goûts en matière de voix sensuelles ? Il faudra que je me renseigne un jour.

Le clou de la soirée était cependant constitué d'un concert de musique classique par une jeune vedette, une violoniste, dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom.

Pour montrer la valeur de l'artiste, l'invitation comprenait des extraits laudatifs d'articles de presse spécialisée et une liste des prix obtenus à travers le monde par cette encore jeune personne.

Il se trouve que j'aime la musique classique et notamment le violon. Je me targue de posséder une discothèque bien garnie et je ne déteste pas, le soir, m'enfoncer dans mon fauteuil de cuir noir situé dans mon bureau-auditorium, au centre des hauts-parleurs de ma chaîne haute fidélité, un verre d'Armagnac à la main, que je chauffe dans ma paume avec douceur et que je vide lentement, tandis que résonnent quelques oeuvres parmi

Le violon

les plus magnifiques qui furent un jour composées sur cette Terre.

Ces moments de volupté, je les aime intimes.

Pendant, j'apprécie aussi de me rendre dans des concerts publics, à l'opéra de la ville par exemple.

C'est ainsi que la promesse d'un bon concert d'une jeune violoniste soliste avait sans aucun doute joué un grand rôle dans ma venue ce soir là.

Dès les premières notes, je l'ai dit, je fus subjugué. La beauté à l'état pur. La beauté à l'état sublimé. La beauté absolue.

Les oeuvres jouées n'étaient pas importantes. Moi qui reconnaît pratiquement tous les morceaux dès les premières notes, je suis encore aujourd'hui incapable de dire ce qui fut joué ce soir là.

Malheureusement, le concert fut bref. D'après ma montre, il dura moins d'une demi-heure.

Je pense que mon état sembla proche de l'extase car le vendeur à côté de moi le remarqua et, alors que les applaudissements finaux, après trois rappels, saluaient la prestation, il me glissa un bref « magnifique, n'est-ce pas ? » Je ne répondis pas, sauf d'un hochement de tête et d'un sourire qui m'échappèrent.

Je ne me souviens pas du reste de la soirée. On m'a dit ensuite que j'étais resté dans un bonheur suspendu, éloigné de cette Terre trop basse, mâchant les plats en silence tandis que les discussions allaient bon train. Mais qu'importe. J'avais connu la beauté.

Chapitre 3

Je ne me souviens pas plus de la manière dont je suis rentré chez moi. Je ne me souviens de rien du trajet. J'ai utilisé ma voiture, bien entendu. Et je n'avais pas bu plus que de raison, même plutôt moins que d'habitude.

J'étais simplement ailleurs, dans un autre monde que cette médiocre Terre. Je pense que mon cerveau a continué de fonctionner normalement, pratiquement en mode réflexe : je n'ai pas eu d'accident, nul n'est venu ensuite me reprocher d'avoir renversé quelque mamie ou jeune garnement, et ma voiture était intacte.

Mais cette sorte d'état second m'a, le lendemain, inquiété.

Car, en fait, je sais que je suis rentré chez moi simplement parce que je me suis réveillé dans mon lit le lendemain matin.

Et je ne me souvenais que de la beauté.

Est-il bien utile de décrire dans quel état d'esprit je me rendis à mon cabinet ? Mon humeur fut exécrationnelle toute la journée. Plusieurs clientes et ma secrétaire m'en firent la remarque. J'étais en manque de beauté. J'y avais goûté et je ne pouvais d'ores et déjà plus m'en passer.

Je ne m'attardais pas au cabinet le soir. Par chance, je pus finir pas trop tard. C'était assez rare, à cette époque, que je le fis mais, ce soir là, je laissais ma secrétaire fermer le cabinet tandis que je rentrais chez moi.

Le violon

La distance entre mon domicile et mon cabinet n'était que de quelques centaines de mètres. Je faisais donc le trajet à pieds. En temps normal, ma voiture ne quittait pas le garage.

Ce n'est qu'au bout de cette journée de travail, en ayant franchi la lourde porte métallique perçant le haut mur de pierre ceinturant ma propriété, que je repris vraiment conscience du monde. Le crissement de mes pieds sur les petits cailloux blancs de l'allée constituait une musique discordante mais une musique malgré tout. Elle suffit à me ramener sur Terre en entrant en concurrence avec l'étrange beauté qui me hantait et me possédait depuis la veille.

Les différentes parties de mon cerveau se remirent à jouer ensemble comme doit le faire un bon orchestre. Elles se raccrochèrent les unes aux autres. La beauté devint un souvenir de beauté, une conscience de beauté, un désir de beauté. Il n'y eut plus dichotomie entre un moi hautement élevé mais enfermé dans une prison étrange, avec la beauté comme gardienne, et un moi les pieds sur Terre en train de travailler aux basses oeuvres professionnelles. Toute ma conscience était réunie, unifiée, et souffrait. Elle souffrait de l'absence de beauté. Elle souffrait d'autant plus qu'elle se souvenait clairement des sensations liées à son supplice mais rien (ou si peu) de ce qui les motivait ou les entourait.

Je montais les quelques marches jusqu'au perron et me retournais, respirant vivement l'air frais de ce début de soirée comme si je n'avais plus vraiment respiré depuis une journée entière. L'herbe humide se mêlait aux champignons qui commençaient à se répandre ici et là. Je

Le violon

tonds de temps en temps ce que je persiste à appeler ma pelouse mais cet herbage n'a rien de commun avec ce qu'un citoyen britannique appellerait « pelouse ». On n'y serait pas surpris d'y croiser un troupeau de chèvres et quelques moutons. D'ailleurs, il m'est arrivé d'héberger, dans une partie close de ma pelouse, de petits herbivores appartenant à des clients. Il y eut en effet une mode, il y a quelques années, même dans les grandes villes comme celle où je réside, des moutons et des chèvres nains. Cela ne dura pas : ces pauvres bêtes ne se contentaient pas durablement d'une cour bétonnée et de foin. Toutes furent malades et finirent ou vendues à des paysans ou mortes de maladies variables que l'on pourrait assimiler à une somatisation de la dépression.

Entre la maison et le haut mur de pierre ceinturant ma propriété, l'herbage est planté d'arbres divers. Il y a quelques chênes et des pins surtout. Dans un coin, j'ai laissé pousser un buisson de ronces à baies : mûriers, framboisiers... J'en fais des alcools, des confitures, des plats (avec du canard notamment) et des pâtisseries.

L'herbe n'est barrée que de l'allée en cailloux blancs conduisant à la porte piétonne et de son homologue de béton reliant le garage au portail opaque et automatique dédié aux automobiles.

Lorsque je me retournais, sur le perron, respirant à pleins poumons, ce sont les odeurs de chaque habitant de ma propriété qui entrèrent dans mes narines.

Après le crissement de mes pieds sur les petits cailloux blancs, les odeurs me ramenèrent plus sûrement encore les pieds sur Terre.

Le violon

J'étais de boue, debout au milieu de la boue peuplée de champignons, d'arbres et d'herbe humide.

Revenu sur Terre, je me retournais enfin et me décidais à pénétrer dans ma maison.

Celle-ci est bourgeoise et banale. On y trouve des meubles de bois vernis mais dans des tons assez clairs, selon des dessins assez modernes, sans tomber dans le meuble de chambre d'adolescent en pin. La décoration est minimale sur les murs blancs : quelques copies de toiles de maîtres classiques, des photographies de paysages prises au détour d'un voyage touristique... Rien qui ne soit extraordinaire.

Du moins en première approche.

J'avais acquis cette maison grâce à l'héritage perçu suite au décès accidentel et soudain de mes parents. Ils demeuraient loin. Nous nous aimions bien et leur décès m'attrista comme il convient.

A l'époque, je demeurais dans un petit studio au dessus de mon cabinet. L'argent que je touchais me permit de rembourser mes dettes et de m'offrir une maison de notable.

Je n'excluais pas, à cette époque, de procréer, ce qui impliquait de disposer d'une femme et de subir des enfants durant au moins une vingtaine d'années. Je dimensionnais mon logis en conséquence. Mais, rapidement, je m'aperçus que je faisais tout pour que mes aventures restent des aventures. Insidieusement,

Le violon

j'aménageais mon immense maison comme un château fort pour ma solitude.

Les femmes qui entraient ne restaient guère et je ne faisais rien pour les retenir. Bien au contraire.

Avec les années, les aventures se firent moins nombreuses. Je croisais de temps en temps quelques vieilles amies sans qu'aucune ne fut jalouse des autres bien qu'elles se connaissent toutes. Cela convenait à tout le monde, sauf aux maris qui ignoraient mon existence en dehors d'un vague « vieil ami vétérinaire avec qui je vais prendre un thé en compagnie de quelques copines ».

Il y eut en effet, plusieurs fois, dans ma salle à manger, une sorte de réunion de club, avec biscuits secs et thé, réunissant ces connaissances. Parfois, l'une ou l'autre restait la soirée ou juste une heure. Une fois, même, j'avais fait le nécessaire avec l'une, mariée, et qui devait retourner prestement chez elle, quand, la raccompagnant jusqu'à la porte, nous nous retrouvâmes nez à nez avec une autre de mes amies, restée à boire une tasse de thé en attendant son tour. Celle que je venais d'honorer partit en riant sans cérémonie tandis que je m'occupais de la seconde, célibataire et moins pressée.

Nos réunions restaient cependant, en général, parfaitement chastes.

Bref, si j'appréciais la solitude, il ne me dégoutait pas d'être plus sociable. Ces jeux sont moins fréquents, aujourd'hui, les années ayant passé.

Mais tout cela restait au rez-de-chaussée, au plus dans ma chambre au premier étage. Il y a plusieurs autres chambres à ce niveau, qui servent rarement, et des

Le violon

combles qu'on pourrait aménager autrement qu'en grenier, mais ce n'est pas fait.

Au rez de chaussée, il y a un ensemble cuisine et salle à manger avec coin salon qui occupe l'essentiel du niveau. Comme la maison est montée sur une cave à demi enterrée, le garage est en décroché, en bas de quelques marches. De ce fait assez haut, de pratiquement un niveau et demi, il comporte une sorte de mezzanine où je range diverses choses et qui dispose d'un petit atelier pour un peu de bricolage domestique des plus ordinaires.

Tout cela constitue, vous le voyez bien, une maison bourgeoise des plus normales.

Mais revenons au bout du couloir de l'entrée.

Il y a une porte verrouillée par un digicode. C'est assez inhabituel, n'est-ce pas ? Tellement, que le dit digicode est dissimulé comme la porte derrière une tenture de velours rouge. Pourquoi un tel digicode ? Parce que je déteste les clés. J'ai toujours peur de les perdre. Elles sont lourdes et percent les poches. Un code est nettement plus simple.

Descendons dans mon royaume secret, celui où mes visiteurs et visiteuses n'entrent jamais.

Ce fut une cave, jadis. Mais au contraire des combles, je l'ai aménagée. Les soupiraux ont tous été bouchés par des vitres, sauf pour délivrer l'indispensable aération avec un astucieux système de doubles grilles assez fines, chaque grille étant placée en décalage par rapport à l'autre.

Le violon

L'objectif est de contribuer à l'isolement phonique et thermique du lieu.

Le sol a été bétonné puis couvert d'un parquet pour l'essentiel de la surface, à savoir mon bureau-auditorium.

On y débouche directement en descendant par l'escalier derrière la tenture mais on se retrouve en fait derrière la grande armoire qui contient ma chaîne haute fidélité. Le rôle essentiel de cette armoire est de contribuer à l'isolement du lieu en empêchant les sons de résonner dans l'escalier.

J'ai eu l'occasion de vérifier l'efficacité de mes dispositifs. Ainsi, en pleine charge des Walkyries, je peux remonter dans la cuisine me chercher un en-cas sans entendre les forces du Walhalla se déchaîner sous mes pieds.

Au centre du bureau-auditorium, il y a donc mon fauteuil.

Sur un côté, il y a mon bureau, avec mon ordinateur, et une petite bibliothèque.

En face, il y a deux petites pièces séparées chacune de mon bureau-auditorium par une porte solide verrouillée par un nouveau digicode.

Dans chacune de ces pièces, il y a une partie de mon trésor. La première est fraîche et contient des vins qui vieillissent. Le sol est resté en terre, deux des soupiraux sont davantage ouverts.

La deuxième est presque vide et ne contient que divers alcools que je vais acheter en certaines quantités chez les producteurs, notamment une caisse ou deux d'Armagnac, à peu près autant de Cognac, de Calvados...

Le violon

Un stock, une fois constitué, dure évidemment plusieurs années.

Lorsque je veux jouir en mon royaume, je descends dans mon bureau-auditorium et je mets en route ma chaîne haute-fidélité. La musique se répand de manière optimale à partir de chaque coin de la pièce : les hauts parleurs ont été placés de la façon la plus parfaite possible afin que ma jouissance soit totale. J'ai aussi su mettre le prix dans cet équipement.

Le soir du lendemain de mon initiation à la beauté, je voulus, après avoir été ramené sur Terre et être rentré chez moi, me préparer un repas. Et je vis, négligemment jeté sur la table de la salle à manger, le dossier remis par le laboratoire pharmaceutique.

Il y avait aussi l'invitation précisant le programme exact de la soirée.

J'avais par réflexe mis les échantillons au réfrigérateur, comme il convient, et je les y retrouvais à côté d'un peu de charcuterie et de fromage blanc.

Mais, en mangeant, je restais obnubilé par le dossier du laboratoire pharmaceutique.

Il y avait là, entre ces quelques pages, tout ce qui restait de tangible de mon initiation à la Beauté. A la lecture répétée de chaque descriptif de produit j'associais une musique du Paradis.

Chapitre 4

Je passais la soirée dans mon bureau-auditorium, ayant emporté le dossier du laboratoire pharmaceutique. Je fis quelques recherches sur Internet concernant les produits dont on m'avait gratifié d'échantillons. Je pris quelques notes des commentaires postés ici ou là par des confrères. Pour l'un des produits, je tombais sur une information étonnante. Mais n'allons pas trop vite en besogne.

Tout cela n'avait que pour but de me distraire. Je désirais mais je ne voulais pas commettre ce qu'enfin je finis par faire.

Je fis une recherche sur Internet à propos de la jeune artiste qui m'avait initié à la Beauté. J'en vis des photos. Et je finis par arriver sur une page où on annonçait sa tournée. Elle donnait plusieurs concerts, durant une semaine, dans notre ville, à compter du lendemain.

Je réservais aussitôt un billet pour ce premier concert.

Dès cet instant, mon destin était scellé.

Chapitre 5

Le lendemain, je dinais tôt et légèrement puis je me rendis au concert qui débutait à vingt-et-une heure trente.

Bien entendu, je connaissais déjà bien cette salle qui servait d'opéra à la ville. L'acoustique y est de qualité. Et il n'y avait ce soir là aucun commercial pour m'ennuyer avec ses produits qu'il convenait d'acheter. Malgré tout, j'entrais avec nervosité. Je dirais même que j'y entrais avec peur. Oui, de la peur. Peur d'être déçu ? Sans doute. Mais plus sûrement peur d'être de nouveau subjugué sans pouvoir revenir sur Terre.

Je croisais un confrère accompagné de sa femme. Il me fallut les saluer. Comme moi, il avait beaucoup aimé cette soliste et voulait en faire profiter son accompagnatrice. « Comme moi » avait-il dit. J'avais acquiescé. Mais, dans son regard, en le comparant au mien, je sus aussitôt que ce n'était pas le cas. De nous deux, j'étais le seul à avoir été subjugué. J'étais le seul à avoir peur de rentrer dans la salle de concert. Le seul à hésiter à repartir aussitôt sans assister au spectacle.

La sonnerie appelant le public retentit. Il y eut une clameur de plaisir et la foule se dirigea vers les entrées. Et la foule m'emporta. Et la foule m'emmena jusqu'à mon fauteuil. Je ne guidais pas mes pas. Je ne pouvais pas choisir. Le Destin avait choisi pour moi. Le Destin s'était incarné en cette foule. Il allait me frapper par ce concert.

Le violon

La lumière baissa. La salle fut bientôt quasiment dans l'obscurité. Puis le spot de poursuite saisit l'entrée de la scène côté jardin.

Elle apparut dans une longue robe blanche satinée à l'encolure ronde et aux manches courtes. Ses cheveux demeuraient sages et sombres, rassemblés en une queue de cheval parfaitement peignée. Elle portait son violon en me donnant l'impression qu'il était son enfant. Elle sourit.

La salle applaudit. J'étouffais.

Elle se dirigea vers le centre de la salle, s'inclina sous les applaudissements.

Puis elle commença.

Durant une partie du concert, un pianiste l'accompagna. Mais je ne me souviens guère de lui.

Ma pire peur s'était concrétisée. Elle jouait. J'étais au Paradis. Et mon paradis était un enfer.

Enfin, la foule se leva. Je dus en faire autant. Mais je devais être pâle car l'un de mes voisins me demanda si j'allais bien. Je fus surpris. Je lui répondis par l'affirmative en le remerciant, poliment, mais je quittais aussitôt ma place.

Une fois sur le trottoir, je dus m'appuyer sur un mur, sur le côté du théâtre. Je respirais fort durant plusieurs minutes. Mon coeur battait la chamade.

Mais mon destin était scellé.

Je courus jusqu'à l'entrée. Il restait, au guichet, une vendeuse qui proposait surtout des disques de l'artiste, notamment celui de la tournée en cours. J'achetais la

Le violon

collection complète. J'y ajoutais un ticket pour le concert du lendemain.

« Eh bien, cela vous a plu ! » s'exclama la vendeuse.

« Beaucoup », lui répondis-je avec un sourire.

Je dus payer en liquide : ils n'acceptaient pas la carte bancaire ou les chèques. Heureusement, ma confusion mentale m'avait fait oublier de déposer la recette du jour que j'avais dans mon porte-feuille. Tous les clients ne payent pas en liquide, bien sûr, mais c'est encore très souvent le cas.

Le lendemain, j'y retournais comme un suicidaire condamné à mort monte au supplice. J'ignorais si je devais me réjouir ou me désoler. Mon supplice dura une soirée supplémentaire. Une fois de plus, je fus au Paradis comme les damnés sont en Enfer.

Malgré les répétitions d'une soirée sur l'autre, j'étais à chaque fois subjugué.

J'assistais ainsi à chaque concert, à raison d'un par soir, durant une semaine. Sans vraiment le vouloir, je payais à chaque fois en liquide et j'achetais mon billet dans des endroits différents, selon le moment de la journée où ma tension nerveuse craquait en faveur d'un nouveau supplice. Je ne rencontrais plus personne de connaissance.

Chapitre 6

Le dernier concert de cette artiste dans notre ville eut lieu un vendredi soir. J'y étais, bien entendu. Mais, en sortant, je fus de nouveau assailli par des sentiments contradictoires : d'un côté le soulagement de ne plus connaître ce supplice affreux d'être dominé par la beauté, de l'autre la peur d'être privé de cette beauté. J'avais eu le temps, dans la semaine écoulée, d'écouter les disques achetés le premier soir : c'était certes de bon niveau mais je ne retrouvais pas cette fascination globale qui m'animait lors des concerts.

Le samedi, le destin me frappa de nouveau. Car une telle suite de hasards ne put pas être purement aléatoire. C'est le destin et le destin seul qui voulait ma perte.

J'étais sorti le midi en décidant de m'accorder une pause déjeuner un peu longue. Ma secrétaire elle-même me trouvait fatigué depuis une dizaine de jours et s'inquiétait de ma santé. Je profitais aussi d'une absence de clients en début d'après-midi.

Je décidais d'aller manger dans une brasserie près de la cathédrale, pas très loin de mon cabinet.

Or, sur le parvis, j'aperçus au loin mon héroïne, ma drogue, qui pénétrait dans l'édifice. Je décidais en un instant de l'y suivre, sans mesurer toutes les conséquences de mon geste.

Quand j'entrais moi-même, je la trouvais au milieu de la nef en train d'admirer les voutes et les vitraux, tenant en main un appareil photographique. Je ralentis

Le violon

mon pas pour ne pas attirer les regards. Et il ne fallait pas effrayer le doux oiseau que je pourchassais.

Mais en fait d'effrayer, c'est moi qui avais peur. J'en étais transi. J'étais épouvanté à la seule idée d'approcher cette douce jeune femme, si menue lorsqu'elle ne portait pas son violon. Je subissais surtout l'angoisse dû au poids du destin. Je la pourchassais jusque dans la maison de Dieu. Mais pour quoi faire ? L'approcher, lui parler ? Je savais toujours davantage, à chaque pas m'approchant d'elle, que c'était insuffisant.

Le destin m'avait happé et m'emmenait là où il voulait sans que mon libre arbitre soit sollicité.

Je n'étais plus qu'à quelques centimètres d'elle. Son dos m'impressionnait plus que mille montagnes à escalader. Je levais une main, voulant un instant lui signaler ma présence par un geste sur son épaule. Mais c'était trop impoli, trop impossible de la toucher.

Alors je parlais.

« Mademoiselle ? »

Elle se retourna, souriante, habituée sans doute à être reconnue par quelque fan. Son sourire se figea tandis que mes yeux se noyaient dans son regard. Le silence dura une éternité. C'est elle qui le brisa.

« Oui ? Que puis-je pour vous ? »

C'était la première fois que j'entendais sa voix. Je me liquéfiais. Elle était douce mais forte comme une rivière de montagne franchissant des alpages en bondissant, déferlant et usant les rochers sans jamais dépasser l'épaisseur d'une cheville. J'y sentais une méfiance.

Le violon

« Excusez-moi de vous déranger mais j'ai assisté à tous vos concerts de la semaine... »

« Vous êtes vétérinaire, n'est-ce pas ? »

« En effet... »

« Je vous ai remarqué lors de ce dîner au début de ma présence dans la ville. Vous étiez fasciné par la musique comme rarement on le voit de la part des spectateurs dans un tel gala professionnel. Et vous n'étiez pas loin de l'endroit où je jouais. Je vous ai reconnu ensuite chaque soir, dans la salle, lorsque celle-ci se rallumait et que je saluais. Parfois même, dans un reflet du spot de poursuite, je vous apercevais. J'ai même cru un instant, un soir, que je vous avais inventé et que je devenais folle. »

« Je suis désolé de vous avoir perturbé. Je... Je ne vous connaissais pas avant le gala du laboratoire mais je suis un amateur de musique classique. Et, en allant déjeuner en sortant de mon cabinet, je vous ai aperçue entrant dans cette cathédrale. »

« Si vous avez le programme du concert, je peux vous le dédicacer, si vous voulez... »

« Je n'avais pas prévu de vous croiser mais j'aimerais beaucoup, en effet, que vous y consentiez. Puis-je vous inviter à dîner ? »

« Je dois prendre le train de nuit vers vingt-deux heures. Le gros de mes bagages est déjà parti ce matin pour chez moi. Mais j'aime me promener quelques heures au lendemain d'une série de concerts avant de repartir, une fois la tension épuisée. J'avais certes prévu de dîner en ville mais de bonne heure, vers dix-neuf heures, afin

Le violon

d'avoir digéré lors du départ du train. Si vous travaillez... »

« Cela me convient tout à fait. Mon cabinet ferme à dix-huit heures. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? »

« J'ai l'habitude de manger assez léger le soir, comme du poisson grillé et un dessert à base de fruits. »

« Oserais-je vous inviter chez moi ? J'ai, dans mon congélateur, des filets de truites et je me vante de réussir dignement une sauce beurre blanc citronnée. Et ma cave comporte quelques vins blancs... »

« Vous avez osé, en effet » sourit-elle.

Elle s'amusait de ma gêne sans y reconnaître le signe de notre destin. Nous parlâmes assez longtemps, à voix basse vu le lieu. Je lui disais ma conscience subjuguée, mon initiation à la Beauté. Elle rougit.

Elle accepta finalement notre diner chez moi. Je convenais de venir la chercher à son hôtel en voiture à 18h30 : elle y aurait récupéré ses derniers bagages et les aurait avec elle pour que je la conduise ensuite directement à la gare. Elle me promit de signer le programme et chaque album que j'avais acheté.

J'eus du mal à manger après l'avoir quittée et avant de rejoindre mon cabinet.

L'après-midi se passa simplement. Je fis tout pour dissimuler mon trouble. Je ne parlais à personne de ma rencontre, ni, bien entendu, de notre diner. Un chien s'en rendit compte, fut troublé et faillit me mordre. L'incident me ramena sur Terre.

Chapitre 7

Quand j'arrivais auprès de son hôtel, j'eus juste à m'arrêter à sa hauteur et à ouvrir la porte passager de ma place : elle m'attendait sur le trottoir désert par ailleurs. Elle posa son violon et un petit sac de voyage sur la banquette arrière et nous nous serrâmes la main. Nous devisâmes joyeusement durant les quelques minutes du trajet.

Il n'était pas rare qu'un fan l'invite à diner ou à boire un verre. Moins rare encore qu'elle soit noyée sous des tonnes de fleurs qu'elle était obligée d'abandonner dans la ville où elle se trouvait. En général, les fleurs finissaient, à sa demande, dans une église, un temple, un hôpital ou un orphelinat, selon l'endroit.

Nous continuâmes de discuter pendant que je préparais le repas dans ma cuisine « à l'américaine ». Elle apprécia mes filets de truites au beurre citronné, ma compote de pommes et poires à la cannelle et le vin que je lui servais.

En ouvrant mon réfrigérateur pour terminer sur un verre d'une liqueur de baies rouges maison que j'y conservais, je tombais nez à nez avec mes échantillons remis lors de la soirée du laboratoire pharmaceutique. C'était le destin. Sans hésiter, sans faiblir, sans être conscient de ce que je faisais, je laissais faire le destin. Je versais dans son verre l'un des produits et lui remis avant que nous trinquions.

Chapitre 8

Il nous restait du temps, beaucoup de temps. Je l'emmenais dans mon bureau-auditorium, là où nul n'avait jamais pénétré en dehors de moi-même. J'avais trouvé le prétexte de lui montrer l'endroit où j'écoutais de la musique tout en lui permettant de tenir sa promesse de dédicacer le programme et chaque pochette de disque.

« Vous êtes tout de même extraordinaire : c'est la première fois que je vois une telle pièce dédiée à la seule écoute de la musique » me dit-elle en signant au marqueur toutes les surfaces de papier glacé que je lui présentais.

Je l'invitais à s'asseoir dans mon fauteuil et je lançais ma chaîne haute fidélité. J'avais choisi une œuvre orchestrale, pour ne pas l'obliger à se comparer avec un autre soliste ou, pire, à s'écouter elle-même.

Elle me demanda bientôt si cela me ferait plaisir qu'elle joue dans cette pièce qui la fascinait. Je lui exprimais par des mots maladroits que mon bonheur serait alors absolu. Elle sourit. Je remontais au rez-de-chaussée le temps d'aller chercher son violon et je lui remis comme on transmet le Saint Sacrement.

Elle se leva, posa l'étui sur une étagère et l'ouvrit. Elle s'empara de son violon et m'invita à prendre place dans mon fauteuil.

Et elle se mit à jouer.

Chapitre 9

Mon regard était pointé sur elle mais semblait viser l'infini. Elle me sourit. Je ne la voyais plus ni ne l'écoutais : j'étais saisi par la beauté, une beauté globale, un immense tout qu'on ne pouvait décomposer en un corps de musicienne, des gestes de mains courant sur un instrument, une musique divine... Chaque élément était joli mais seule la globalité atteignait la Beauté.

Ma fascination était totale. J'entrais pratiquement en transe, comme à chaque concert. Mais, ici, j'étais chez moi. Je n'avais pas peur. Je n'avais plus peur. Je pouvais m'abandonner à la jouissance de la beauté. J'étais chez moi et cette beauté était mienne. C'était là mon destin. Notre destin.

Mais la beauté fut soudain brisée. Le regard de sa messagère devint vitreux. Il y eut une fausse note. Je la vis se maudire. Se secouer la tête. Elle trébucha alors qu'elle n'avait pas cherché à marcher. Elle marmonna un « excusez-moi ».

Le destin s'accomplissait. Notre destin. J'eus peur.

D'un geste, je rattrapais le violon et l'archet dans une main en les plaquant contre sa poitrine tandis que je la retenais dans mon autre bras.

Je l'assis dans mon fauteuil. J'allais poser le violon dans son étuis avant de revenir l'installer au mieux.

Son expression était neutre. Elle était muette. Elle semblait aveugle mais ses yeux étaient ouverts, regardant loin derrière moi, comme si l'armoire de ma chaîne haute

L e v i o l o n

fidélité, l'escalier, les murs, n'existaient pas, comme si nous étions au sommet d'une montagne.

Je m'agenouillais à ses pieds et la pris sous les aisselles pour mieux la centrer dans le siège. Elle ne réagit pas. Je posais ses bras sur ceux du fauteuil. Puis je m'emparais de ses deux jambes pour les redresser, afin que son dos ne soit pas tordu.

Mes mains passèrent alors sur ses chevilles. Ses bas étaient doux sous mes doigts.

**[Retrouvez la suite de cet ouvrage en
l'achetant
http://www.pierrebehel.com/oeuvres/romans-et-r%C3%A9cits/83-le-violon](http://www.pierrebehel.com/oeuvres/romans-et-r%C3%A9cits/83-le-violon)**